

Prolégomènes

Ce travail n'est pas le résultat d'une recherche, mais le reflet d'observations faites sur le terrain par un dialectologue, principalement en Afghanistan, entre 1957 et 1981. Ces matériaux aléatoires sont destinés non point au monde savant mais à tous ceux, étudiants, amateurs éclairés, agents de renseignements et touristes, qui, la paix retrouvée, voudront prendre contact avec les Afghans, les vrais, ceux des plaines et des sables, ceux des montagnes et des neiges, des forêts et des déserts, des tentes et des yourtes. Ils chercheront des faits *anthropologiques* dans le sens le plus américain du terme. Divers moyens doivent être mis à la disposition de ceux qui s'intéressent d'une manière ou d'une autre à ce pays fascinant. Ils trouveront peut-être dans de modestes fascicules, comme celui-ci, des commencements de réponses aux premières questions qu'ils se posent.

«En terre pure d'Afghanistan» *dar xāk-e pāk-e Afġānistān*, quand on veut entrer en relation directe avec les populations rurales, surgissent diverses difficultés. C'est d'abord celle des premiers contacts avec des villageois et des nomades aux origines ethniques et aux traditions culturelles fort différentes, mais unies sous la bannière d'un Islam à la fois conquérant et mesuré, le plus souvent nourries d'une solide culture orale. Alors qui sont donc ces Afghans de la campagne profonde ?

Avant de les rencontrer et d'aller vivre chez eux, il faut préparer le contact en étudiant les bases de l'un de leurs dialectes de grande communication (on pourra même l'apprendre sur place) et en accumulant le plus possible de connaissances sur leur histoire, leurs traditions, leurs modes de vie, leur travail et leur foi. Ensuite, il faut savoir se présenter, savoir ce qu'il faut dire et ce qu'il ne faut pas dire, puis comment le dire, quels mots employer, savoir où se situent les tabous et les interdits, et aussi, autant que possible obéir aux obligations de langage, différentes et nettement plus nombreuses qu'en Europe. Il convient donc d'apprendre les formes usuelles de la politesse et du savoir-vivre où le contrôle des expressions du visage et des gestes joue un rôle important. Il ne faut pas hésiter à se comporter, dans certaines circonstances comme eux, mais pas toujours : en effet, imiter quelqu'un peut constituer une forme de moquerie peu appréciée ! Il peut être fait étalage, discrètement et à bon escient, de ce que l'on sait et, comme moi, admire de leur culture, particulièrement de l'islam, leur religion, et de leur histoire qui met en scène aussi bien Iskandar (Alexandre le Grand) qu'Ata Turk et bien d'autres. Enfin, n'oubliez pas que c'est encore la connaissance de l'arabe qui, dans les milieux ruraux et pieux, bien qu'ils ne le parlent pas, rapporte le plus de considération, car c'est la langue du Coran, la langue de leur religion, la source de 30 % du vocabulaire persan.

C'est en pensant aux étudiants de tous âges, férus des cultures orientales et de leur histoire, que je donne, entre parenthèses, dans le texte même, des indications succinctes sur le vocabulaire d'origine arabe, turque, mongole ou indienne. Elles sont destinées à montrer à quel niveau se situent les savoirs initiatiques qui leur faciliteront les recherches.

Ce travail voudrait aussi servir d'appât à tous ceux qui, par la suite, seront tentés de faire plus ample connaissance avec le peuple afghan, un peuple étonnant ! Il les préparera à approfondir leurs connaissances sur ce pays situé au point de rencontre de l'Asie centrale, des mondes iranien et indien. Pour cela il suffira d'en faire une lecture rapide et sélective et de compléter leur information. S'ils laissent de côté les indications propre-



Deux filles (demi-soeurs) et un garçon parmi les douze enfants de mon informateur Ormuṛ Barakī-Barak, province du Logar.

ment dialectologiques, références et nota bene, n'apparaîtront plus que des faits et des commentaires d'ordre culturel.

Bien sûr, on n'y trouvera que ce que mes informateurs ont bien voulu me dire et m'expliquer. La méfiance à l'égard de l'étranger, puis la discrétion et la pudeur ont parfois fait obstacle à ma curiosité. Cependant quand on se connaît et s'estime depuis dix, quinze ou vingt ans, certaines barrières tombent et les réticences s'effritent.

L'accès à l'intimité de ces Afghans de la campagne peut intéresser aussi le documentaliste ès sciences politiques. En effet, ces ruraux représentent 80 à 90 % de la population et joueront un rôle de plus en plus important au fur et à mesure que l'information leur dévoilera l'ineptie de la thèse actuelle des envahisseurs et la démission de leurs gouvernants. Mais n'oublions jamais que si la plupart d'entre eux sont illettrés, ils sont d'une clairvoyance remarquable et d'un courage pétri de noblesse.

Durant un quart de siècle ils m'ont reçu chez eux et m'ont révélé une bonne part de leurs croyances en même temps que leurs parlers. Ainsi dès 1957 *Dāwud*, mon fidèle cuisinier, et dès 1960, mon vieil ami *Mohammad Āgā* ont su me mettre sur la voie. Le premier, persanophone d'origine hazāra, m'a appris le *kābolī*, le persan de Kaboul et des environs. Quant au second, Paštūn arrogant et sympathique, chef-pelleteur de mon chantier de *Sorkh Kotal*, lors des fouilles archéologiques de la DAFA conduites par le regretté Daniel Schlumberger, il corrigeait sévèrement mon parler paštūn fort hésitant. En effet, après la brûlante journée de travail, nous nous retrouvions très souvent, lui, les pelleteurs afghans et moi, à l'ombre d'une toile de tente ou dans ma cahute, devant une tasse de thé, pour mieux faire connaissance et satisfaire nos curiosités réciproques.

Leurs questions portaient sur mon clan, mon éponyme, nos guerres. Surtout celle de *Kaysar* dans les Gaules. En effet, César est bien connu des villageois afghans, au même titre que *Sulaymān* «Salomon» ou *Iskandar* «Alexandre». Le vrai problème est d'ordre chronologique. En effet, mes amis n'ont aucune idée des époques où ces personnages ont vécu. Tous ceux qui sont nés avant l'arrière-grand-père ou même avant le grand-père sont immergés dans un vague passé commun, où ils sont tentés d'en faire des contemporains.

Puis il fut souvent question de mes guerres : la guerre de mon grand-père, celle de 1870, celle de la bataille de Reichshoffen, que j'ai traduit en persan approximatif par **Pādšāhgāh* «Place impériale». J'ai choisi ce nom, bien qu'il soit considéré comme inexact par les historiens, parce qu'il m'a paru plus prestigieux que le nom officiel de Froeschwiller lit. **Baqadeh* «Hameau aux Grenouilles». Il en fut de même avec la guerre de mon père, Alsacien, dans l'armée allemande en 14–18, deux fois grièvement blessé au Hartmannsweilerkopf. Enfin avec la mienne qui me permit, avec la Première Division



La polyethnicité à Sorkh Kotal, lieu de fouilles archéologiques de la DAFA (Délégation Archéologique Française en Afghanistan). De g. à d. : 1. *Ġandakī* (chiite duodécimain de la vallée de *Ġandak*), 2. *Paštūn* (sunnite d'une famille déportée dans le nord par 'Abd ur Rahmān Khān), 3. Hazāra (chiite septimain d'origine mongole), 4. Uzbek (Turc), 5. Hazāra.

Française Libre, de participer fin 1944 et début 1945 à la libération de l'Alsace. Je dois avouer que l'Inspecteur général, qui vint à Kaboul vers 1960, ainsi que le Conseiller culturel qui l'accompagnait, n'appréciaient pas beaucoup – je me demande pourquoi – ni ma traduction des toponymes alsaciens, ni, d'une façon générale, les thèmes de conversation que je proposais à mes grands élèves. Ceux-ci, du moins, apprenaient ainsi à parler le français, car le sujet les intéressait !

Le second thème souvent mis sur la *burya*, je veux dire *sur le tapis*, fut Paris, où l'on voit, paraît-il, non seulement des garçons et des filles *s'embrassant dans la rue*, mais encore *des femmes nues derrière de grandes vitres*. Quand je réussissais à leur faire comprendre ce que sont devantures et mannequins des grands magasins, mes interlocuteurs semblaient plutôt déçus, mais, pour ma part, je faisais un bond en avant sur le chemin de la vertu et dans leur considération !

Ce travail n'a aucune prétention savante. Même quand je donne la forme sous laquelle le lexicographe range les mots de la famille de celui que je veux commenter, j'essaie simplement de fournir au lecteur la possibilité de vérifier lui-même mes assertions. Je pense tout particulièrement aux étudiants, aux curieux, aux amateurs de tous âges, désireux d'en savoir un peu plus.

Je ne prétends ni à la complétude de l'information, ni à l'exactitude de mes interprétations. Le fait est que, sauf exceptions, je n'ai pas conduit d'interrogatoire systématique sur les faits évoqués dans cette étude : elle repose sur des matériaux aléatoires recueillis après le travail.

C'est le regretté Émile Benveniste qui m'a suggéré, dès 1965, d'en tirer un jour une étude «afin que ces faits, souvent difficiles à recueillir dans un interrogatoire direct, ne soient pas perdus».

En dehors de l'apport traditionnel des matériaux dialectologiques à la connaissance des langues et des cultures orientales, l'intérêt d'une telle recherche n'apparaît peut-être pas immédiatement. Cependant, une contribution, même fragmentaire, au problème de la pression qu'une société exerce sur les individus peut être utile. En effet, la détermination de la part qui, dans ce processus, revient au groupe, peut éclairer singulièrement la question.

La performance linguistique est le résultat d'une triple motivation :

- 1) celle du sujet parlant qui a des raisons intimes pour dire les choses d'une certaine manière ; c'est un acte de volonté qui intéresse le psychologue, l'historien des mentalités, le romancier ;
- 2) celle qui vient de la langue qui impose sa «forme» (structure morpho-syntaxique, grammaire et lexicale) et fixe son cadre logico-sémantique. C'est un acte de parole qui intéresse au premier chef le linguiste ;
- 3) celle qui vient de la société, qui ne permet pas de dire n'importe quoi, la performance linguistique de chaque individu étant marquée par des interdits et des obligations.

Ce dernier conditionnement de l'individu par la société, quelle qu'en soit la complexité, ne peut être employé que dans une approche pluridisciplinaire, comme il convient à une science cognitive. Comment naît le message coercitif d'une société ? Comment passe-t-il à l'individu et comment celui-ci le reçoit-il ? Comment en gère-t-il l'aspect contraignant et comment applique-t-il les injonctions dans son acte de parole ? Or, à chacun de ces «comment ?» correspond un «pourquoi ?». Tels sont quelques as-

pects d'un problème qui devrait être traité, à la fois, par le psychologue, le sociologue et le philosophe qui en décriront le processus, ensuite par l'historien, l'archéologue et le philologue qui chercheront à leur appliquer une étude diachronique, enfin par le voyageur, le dialectologue, le linguiste qui compléteront le corpus, rapporteront des faits nouveaux et en assureront analyse et synthèse. Alors seulement, ils seront invités, tous ensemble, à en construire la théorie. Les faits réunis dans cet ouvrage ne constituent donc qu'une modeste contribution à la présentation du vocabulaire de la vie privée dans la campagne afghane.

